

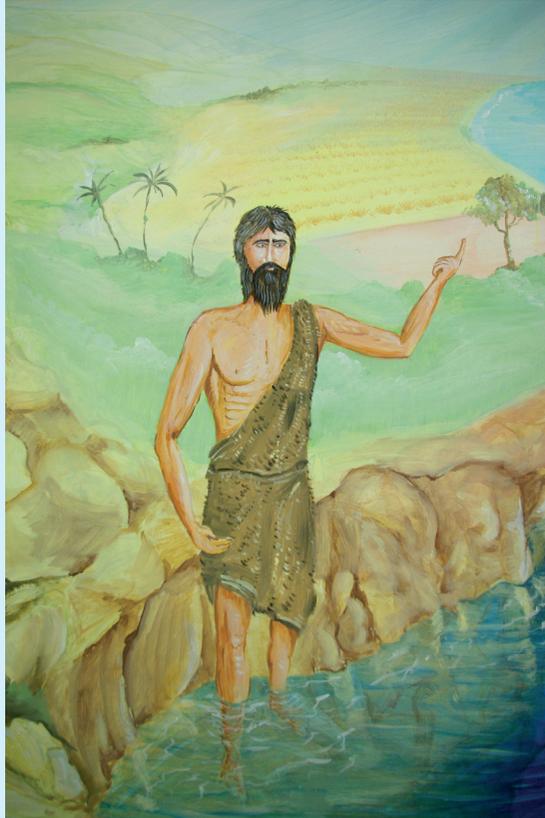


LETTRE PASTORALE

ÊTRE CHRÉTIEN DANS NOTRE SOCIÉTÉ

Noël 2018

*aux prêtres, aux diacres,
aux religieuses et religieux,
aux laïcs en mission ecclésiale,
à tous les fidèles du diocèse de Dijon.*



Jean Baptiste
Détail de la Fresque de la Chapelle de l'Archevêché

Chers Amis,

Être chrétien dans notre société

Ces derniers temps un livre a attiré l'attention : *Être chrétien dans un monde qui ne l'est plus. Le pari bénédictin* de Rod Dreher aux éditions Artège (2017). Ce titre de l'éditeur français ne correspond pas exactement à celui de l'auteur américain qui parlait de « stratégie pour les chrétiens dans une nation postchrétienne ». Quoi qu'il en soit, le titre du livre en français pose deux questions : le « monde » a-t-il jamais été chrétien et quand aurait-il cessé de l'être ?

En fait, quand on parle du « monde » en langage chrétien, on se rappelle que ce mot recouvre des réalités bien précises. Le monde désigne d'abord notre milieu de vie, la création dans laquelle nous sommes insérés. Mais selon saint Jean et saint Paul, « le monde » est aussi synonyme de l'humanité qui rejette Dieu sciemment et se construit hors de lui. Deux appels se disputent ainsi le cœur des hommes : Dieu et le monde. Certes, Dieu aime le monde qu'il a créé ; il l'aime jusqu'à lui donner son Fils, pour que le monde ne s'enferme pas dans sa suffisance, mais soit sauvé (cf. Jn 3, 16). Et donc Jésus peut dire que ses disciples « ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde », et il les « envoie dans le monde » (Jean 17, 16-18). Le chrétien vit pleinement dans le monde, comme son milieu de vie, mais il n'est pas « du monde » compris comme humanité qui rejette Dieu et son Messie.

« Un monde qui n'est plus chrétien ? » Il faut être prudent dans l'affirmation sans nuance que notre monde, notre société aient été chrétiens et qu'il ne le serait plus du tout.

Personne ne nie l'extraordinaire imprégnation chrétienne des sociétés occidentales jusqu'aux temps modernes, et au-delà. Mais de ces siècles où toutes les références étaient chrétiennes, peut-on dire simplement qu'ils étaient chrétiens ?

L'histoire qui étudie les faits du passé d'une manière rigoureuse nous permet de faire bien des distinctions. Les siècles de christianisme ont laissé des monuments incomparables dont nous bénéficions encore aujourd'hui dans le domaine des institutions, de l'architecture, de l'art en général, de la production théologique et littéraire. Ils ont produit une multitude de saints admirables. Le récit intégrateur de la société était le récit chrétien, en clair l'histoire du salut. Pour autant, les mœurs privées et publiques étaient-elles si chrétiennes que cela ? Comme le disait saint Augustin, les deux cités, celle de Dieu et celle des hommes, étaient et sont toujours mélangées. C'est le Seigneur qui séparera le bon grain de l'ivraie à la fin des temps.

On pouvait certainement vivre plus facilement en chrétien au moyen-âge et même jusqu'à assez récemment. Encore fallait-il, comme aujourd'hui, désirer vivre en chrétien. Même lorsque les institutions et les valeurs sociales officielles sont forgées par le christianisme, vivre en chrétien est une décision personnelle qui s'en remet à la grâce du Christ pour tous les choix qui engagent l'existence. Vivre en chrétien a toujours supposé un engagement personnel, un renoncement à bien des convoitises, une disponibilité à suivre la Parole de Dieu qui est le Christ, même s'il en coûte. Se laisser porter par le courant est autre chose.

Nous sommes bien conscients de vivre une mutation longue qui fait que notre société jadis imprégnée de principes et de valeurs chrétiens se dirige de plus en plus vite vers des horizons tout autres. Nous pouvons avoir tendance à enjoliver un passé qui nous arrange. Mais le passé ne doit en aucun cas

oblitérer notre avenir. Notre avenir n'est jamais un retour au passé quel qu'il soit.

Prenons notre milieu de vie, tel qu'il est avec ses lumières et ses ombres. Il comprend beaucoup de sujets de perplexité pour le chrétien, mais aussi d'immenses gisements de générosité et de fraternité. Il serait incohérent de condamner globalement le monde dans lequel nous vivons alors que nous profitons des avantages et des protections qu'il nous offre. Tout dans le monde n'est pas hostilité à Dieu. Saint Augustin disait à propos de l'appartenance à la cité de Dieu : certains qui se croient dedans sont en réalité en dehors et d'autres que l'on croyait dehors sont en réalité dedans.

Ne pas être motifs de scandale (Lc 17, 1-2)

Nous-mêmes chrétiens nous fournissons aussi au monde bien des sujets de perplexité. Ils abondent par les temps qui courent. Pensons aux scandales liés à des déficiences dans la conduite de certains membres du clergé. Pour le jubilé de l'an 2000 Jean-Paul II avait lancé une grande opération de demande de pardon pour toutes les fautes de membres de l'Église, en rappelant que l'Église elle-même, Corps du Christ, est toujours renouvelée et guérie par la grâce du Christ, lui qui en est la Tête.

Notre regard peut être conditionné par l'image que la société nous renvoie de l'Église. Il ne faut pas, semble-t-il, utiliser une loupe grossissante pour majorer les expressions de rejet ou de dénigrement que l'institution ecclésiastique rencontre dans certains milieux. En toutes choses il faut s'en tenir à ce qui est vrai. Le critère de vérité vaut pour nous comme pour nos détracteurs.

Comme vous le savez, l'Église en France est résolue à faire toute la clarté sur le phénomène des agressions sexuelles sur mineurs perpétrées par des membres du clergé. Il s'agit de prendre la mesure des dégâts humains causés par des actes qui ont des répercussions dévastatrices sur les victimes. L'attention aux victimes et l'aide à leur reconstruction doit se traduire par des actions de prévention dans toutes les institutions et lieux qui accueillent des enfants et des jeunes. L'Église, en reconnaissant les défaillances de quelques-uns de ses membres, se déclare totalement solidaire des victimes. Elle doit aussi, en interne et vis-à-vis de l'extérieur, éviter tout amalgame à la fois en ce qui concerne la gravité des crimes ou des délits commis et en ce qui concerne le clergé dans son ensemble. Une parole de confiance et d'encouragement à nos prêtres qui vivent généreusement leur ministère est la bienvenue.

L'Église souhaite, en mettant de l'ordre dans ses rangs, stimuler d'autres institutions et la société entière à lutter efficacement contre le fléau des agressions sexuelles sur mineurs. Elle n'a pas vocation à servir de bouc émissaire qui détournerait l'attention des lieux où le phénomène se produit le plus massivement. Déjà la société semble s'emparer de ce douloureux défi pour le combattre dans tous les milieux où il sévit.

Discerner ce qui est bien

Il est urgent de positiver ! Ne perdons pas de vue ce qui est bien et cessons de croire que rien ne va plus. Prenons notre République qui se définit comme « laïque » et « sociale ». Bien comprise, la laïcité signifie l'indépendance et l'autonomie de l'Église par rapport à l'État et vice-versa. Les pouvoirs publics ne sont inféodés à aucune institution religieuse et aucune institution religieuse n'est gouvernée par l'État. L'État qui a en charge le bien commun de tous les

citoyens doit veiller à ce que la liberté de religion puisse pleinement s'exercer, dans le respect des lois et des convictions de chacun.

La laïcité combative à laquelle on assiste encore quelquefois est une survivance des luttes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Cette conception de la laïcité vise à exclure toute expression religieuse de l'espace public. Cette idéologie se heurte à la liberté des citoyens de professer individuellement et en communauté avec d'autres leurs convictions religieuses.

La laïcité entendue comme distinction des compétences respectives des Églises et de l'État est inscrite dans les constitutions de la plupart des pays démocratiques. Elle est un devoir pour l'État qui doit veiller à ce que les lois soient respectées par tous et que toutes les forces spirituelles d'une nation puissent coopérer au bien de la société. Les chrétiens peuvent se rassurer. L'idée même d'une distinction entre le domaine temporel et le domaine spirituel est une exigence chrétienne.

Pour nous, coopérer au bien commun de la société est un devoir. Nous y sommes engagés aux côtés des croyants d'autres religions et des non-croyants. Ce qui nous spécifie ce sont nos motivations. Nous croyons à la dignité humaine parce que l'être humain a été créé à l'image du Créateur. Nous n'imposons pas cette foi. Mais nous défendons cette même dignité parce qu'elle est le propre de tous les êtres humains et parce que toute personne sait ce que cette dignité implique.

Coopérer au bien commun

Notre société qui ne se réfère plus explicitement à Dieu, reste encore marquée par son imprégnation chrétienne.

Quelles que soient nos convictions nous adhérons tous au principe de solidarité qui fait que tous les citoyens bénéficient de la protection sociale, de l'assurance maladie, de l'assurance chômage, et que l'aide aux plus faibles est organisée. Notre République est « sociale ». Jamais en temps de chrétienté, les hommes n'ont joui de l'égalité des droits, de l'éducation pour tous, de la santé pour tous. Nous reconnaissons que ces dispositions sont parfaitement chrétiennes et que nous ne pouvons que contribuer à la solidarité humaine à tous les niveaux. Pour que la solidarité ne dérive pas en système d'assistance qui déresponsabilise les personnes, elle doit toujours être conçue comme une aide à l'autonomie.

Beaucoup de chrétiens s'engagent dans des associations humanitaires, qu'elles soient laïques ou ecclésiales, ou encore dans les mouvements pour la promotion des droits des plus faibles. Notre République sociale reçoit quotidiennement l'appui de chrétiens épris de justice et de solidarité. Le chrétien est chez lui dans la valeur de la fraternité humaine.

Les revendications du mois de novembre pour moins de pression fiscale ont rappelé qu'une grande partie de la population vit dans des conditions souvent limitées. Transition énergétique et allègement de la fiscalité; protection sociale et pouvoir d'achat sont des exigences souvent contradictoires qu'il faut aborder dans un esprit de responsabilité et de justice sociale.

Durant son premier voyage en France en 1980 saint Jean-Paul II avait commenté la devise de la République : « Liberté, égalité, fraternité ». Il est évident que nous sommes à l'aise avec ces concepts. Ils viennent, même par des chemins détournés, de la tradition chrétienne. En même temps nous ne nous faisons aucune illusion sur le contenu que ces concepts ont aujourd'hui dans certains secteurs de la pensée

contemporaine. Notre « postmodernité » n'est plus capable de proposer une vision globale du monde, même séculière, comme la « modernité » croyait encore pouvoir le faire. L'individualisme l'a emporté sur tout récit partagé.

Avec lucidité et persévérance

Comment se profile l'avenir ? On peut affirmer en toute sérénité que la distance entre les conceptions éthiques promues par la société d'une part et l'éthique chrétienne d'autre part se creuse de jour en jour. Notre société se sécularise de plus en plus : moins de mariages chrétiens, moins de baptêmes, moins d'inscriptions au catéchisme ; moins de pratiquants le dimanche, et surtout un effacement progressif des références anthropologiques chrétiennes. Comment s'en étonner ? Une moindre participation à la vie de l'Église entraîne pour les chrétiens une croissante dépendance par rapport au milieu ambiant, aux médias, à l'opinion courante. Les familles se disloquent facilement. L'individualisme envahissant n'épargne personne. Les jeunes, pour se faire une place au soleil, adoptent les comportements standardisés de leur entourage.

Nous ne devons pas nous attendre à un changement de cap en ce qui concerne les lois dites sociétales. Elles iront leur chemin tout balisé, malgré les efforts que nous déployons pour éclairer les consciences. Nous aurons probablement la PMA élargie à toutes les femmes. Des résistances apparaissent encore quant à la GPA et à l'euthanasie soft. Mais pour combien de temps ?

Devant l'effondrement des références morales d'origine judéo-chrétienne nous devons rester fidèles à nos convictions.

Nous pratiquerons l'écoute et le dialogue avec les personnes qui font usage de ces possibilités que la loi leur offre. Il faut convaincre. Rien ne sert de rêver à imposer par la loi ce que l'on ne peut obtenir par la persuasion.

Nous ne devons pas nous effrayer de ces évolutions que nous n'approuvons pas. Nous devons seulement réclamer absolument le droit de ne pas suivre ces voies. Les lois sociétales concernant la vie sont des lois permissives, non prescriptives. Elles laissent donc –pour l'heure -le champ libre à ceux qui pensent autrement. Nous devons occuper cet espace de liberté pour témoigner que notre conception de l'homme, de sa dignité, de ses droits et de ses devoirs est pleinement consonante avec le bonheur que tout être recherche et qu'elle est capable de fonder durablement la société.

Lorsque par leur profession des chrétiens peuvent être amenés à poser des gestes que leur conscience réproouve, ils disposent toujours - encore que certains voudraient les en priver - du droit à l'objection de conscience.

La question des devoirs de la puissance publique par rapport à la vérité objective est souvent passée sous silence. En doctrine nous affirmons que la loi positive ne doit pas contredire la loi de la nature sous peine de perdre sa qualité de loi. Les hommes individuellement et collectivement relèvent de la loi morale universelle inscrite dans notre humanité, loi que la raison discerne. La morale c'est le domaine de l'action, du genre de vie, des valeurs. Personne n'en est exempt. Parler de loi naturelle suppose que le monde - l'homme comme personne et l'homme vivant en société - appartient à un ordre qui n'est pas arbitraire. La recherche de ce qui est juste et bon pour l'homme est la tâche de toute société constituée.

Le Christ est venu « non pour condamner le monde mais le sauver » (Jn 12,47)

L'avenir sera marqué par le développement sans précédent de l'idéologie du trans-humanisme. On va passer de l'« homme augmenté » à l'« homme transformé », à l'aide de la technologie médicale et de toutes sortes de conditionnements. Derrière cette idéologie se profile une vision matérialiste de l'être humain, selon laquelle nous ne serions qu'un paquet de cellules, nos pensées, nos émotions ne seraient que les réactions chimiques de nos neurones. Notre moi n'existerait pas. Il n'est plus question de liberté, de conscience, de foi religieuse.

Nous répondrons par l'affirmation basique de notre conception de l'être humain. Nous sommes corps, âme et esprit. Notre principe vital que nous appelons âme n'est pas seulement végétatif et sensitif; il est aussi spirituel. La spécificité de l'humain, dans le règne animal, est qu'il est doté d'esprit. Notre esprit est irréductible aux cellules de notre corps et à notre psychisme. Si nous portons la qualité d'être humain, c'est que nous sommes esprit, c'est-à-dire capacité de connaître, d'aimer et de poser des choix libres.

De toutes parts, la vision de l'être humain que le christianisme a inspirée en deux mille ans de civilisation appuyée sur la raison et l'expérience, est combattue. Cette mode du dénigrement de ce que nous sommes passera comme toutes les autres. Après viendra peut-être une réaction salutaire. Mais nous défendons non pas des positions d'arrière-garde perdues d'avance, mais ce qui constitue la spécificité de l'humain. Ne l'oublions pas, « le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné » (*Gaudium et spes* 22 § 1).

Les croyants dans la société

Le monde a terriblement besoin des disciples du Christ. A la fin du II^e siècle, un écrit anonyme nous renseigne sur la manière dont la petite minorité chrétienne concevait sa place dans la société romaine triomphante. C'est l'écrit *A Diognète*. L'auteur n'hésite pas à écrire que « ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde ». Nous serions sans doute plus modestes aujourd'hui dans la description de notre rôle dans la société. L'écrit ajoute cependant : « le poste que Dieu leur [aux chrétiens] a fixé est si beau qu'il ne leur est pas permis de le désertier ».

Il nous faut une conscience forte de la mission que Dieu donne aux croyants dans la société. Il ne s'agit pas de se replier dans un ghetto imaginaire pour y cultiver nos valeurs, mais vivre ces valeurs au milieu de ce monde tel qu'il est. L'organisation de la société offre la liberté aux croyants de vivre selon leur foi. Nous nous réjouissons avec nos concitoyens de toute initiative qui va dans le sens de l'humanisation de l'homme et nous y apportons notre contribution. En même temps nous discernons dans la marche de notre société les excès de l'individualisme et du relativisme qui vident l'être humain de sa substance et nous préparent un avenir inquiétant.

Avec les autres chrétiens nous devons témoigner que Jésus-Christ est « le chemin, la vérité, la vie » (cf. *Jean* 14, 9). Tournés vers lui, notre humanité apparaît dans sa fragilité et sa splendeur. Le christianisme est la religion du relèvement. Quand nous sommes au fond du gouffre, le Christ ressuscité nous relève et nous attire vers lui. Avec d'autres croyants nous devons trouver des terrains d'entente en ce qui concerne le vivre ensemble. Les religions ont des réserves de valeurs qui

doivent être mises au service de la société entière. Dialoguer ne signifie aucunement relativiser sa propre foi, mais découvrir comment la vérité se cherche partout dans le cœur des hommes.

La pire des attitudes serait de baisser les bras et de laisser ainsi le champ libre à nos détracteurs. Ne voyons-nous pas que nos contemporains, derrière le rideau de l'indifférence, cachent souvent une soif immense de vérité, de reconnaissance et de quête du sens à donner à leur vie ? Nous avons à occuper un créneau que le monde semble avoir abandonné : celui de la dimension verticale de notre existence. L'humanité ne peut se réunir que par le haut, là où se trouve la source de notre espérance et de notre régénération.

Devant les défis de l'heure, nous apporterons notre contribution aux questions brûlantes relatives à l'immigration, à l'Europe, à la lutte contre le terrorisme, aux grands équilibres écologiques et économiques qui permettent aux sociétés de vivre en paix et de progresser. Mais notre discours se fondrait dans le décor s'il ne faisait pas constamment référence à sa source vivifiante : notre foi dans le Christ, vainqueur de toutes les puissances de mort, qui nous rétablit dans notre dignité d'enfants de Dieu et nous invite à nous mettre au service les uns des autres.

La lettre *A Diognète* nous étonne encore : Les chrétiens « aiment tous les hommes, et tout le monde les persécute... On ne les connaît pas, mais on les condamne ». Et enfin : « Ils habitent dans le monde, mais n'appartiennent pas au monde... ». En puisant aux mêmes sources évangéliques, nous aurons à cœur, nous aussi, de « rendre compte de l'espérance qui est en nous » (cf. 1 *Pierre* 3, 15).

C'est bien cette espérance que nous apporte l'Enfant de la crèche de Bethléem. Avec le peuple qui se réjouit de la naissance du Sauveur, soyons de ceux qui témoigneront de cette espérance.

Joyeux Noël 2018

Votre archevêque

+ *A. Dimarath*



Chapelle de l'Archevêché

